LA LUMIÈRE

N° 143 — 27 Septembre 1892. — SOMMAIRE :

PHILANTHROPIE

- SUITE -

III

Le mot charité est tout chrétien, le mot philanthropie est de toutes les religions; l'un est divin, l'autre est humain. Les matérialistes peuvent être aussi des philanthropes. Les anarchistes se disent également philanthropes. Leurs *compagnons* sont des *frères*; mais, il ne considèrent pas les anti-anarchistes comme frères, tandis que, au contraire, les anti-anarchistes peuvent nommer ainsi les *compagnons*. Le vrai philanthrope aime tous les hommes sans exception; il n'est nullement pessimiste. Sa foi en l'amélioration humaine est entière. S'il se prend à désespérer, c'est qu'il n'est qu'un philanthrope du degré le moins élevé. Le philanthrope qui ne perd jamais l'espoir et a toujours courage, c'est celui dont les sentiments s'éclairent des lumières divines.

Aimer son prochain par rapport à Dieu, aimer Dieu dans le prochain, travailler au progrès spiritualiste et ne voir d'amélioration sociale et d'union universelle possibles que par la loi morale et la connaissance de nos destinées solidaires, tel est son commandement. C'est le bon.

Etre charitable par fanatisme dépasse le but, et peut créer l'abus, aussi bien que d'être philanthrope par conviction anarchiste.

L'amour de l'humanité doit être aussi pur, simple et désintéressé que grand ! Aimer seulement sa religion, son idée, son parti, c'est aimer mal. L'exclusivisme dénote un manque d'équilibre de pensée, de la courte vue, de la présomption. Les sectaires sont aussi insupportables que les monomanes; tous peuvent devenir furieux quand ils sont contrariés et pas un ne peut éviter l'arbitraire même dans les circonstances les plus banales de la vie. C'est une catégorie de malades pénibles, plus malades que ceux qu'ils prétendent guérir.

Si j'ai choisi le mot philanthropie pour titre de cet article, c'est qu'il m'a semblé résumer l'ensemble des sentiments sociaux pour le temps où nous sommes et où l'on trouve beaucoup de bons cœurs, entièrement froids aux choses religieuses. J'ai nommé la philanthropie « vraie religion sociale » parce que tout homme, qu'il le veuille ou non, parcourt ses étapes vers le but divin. Le philanthrope matérialiste est mû par un sentiment de droiture naturelle qui est la disposition préparatoire à son ascension définitive. De ces conceptions terriennes pour le bien social, naissent peu

à peu les réalités spiritualistes. Le divin, germe dans l'humain ; car, dans un petit coin de son âme l'homme est ange et les ailes pousseront tôt ou tard.

Les sociétés dites philanthropiques et de bienfaisance sont innombrables ; il n'y en a pas encore assez. Ceci est la preuve que l'équilibre social n'est pas trouvé. Nous aimons à croire que le monde arrivera à une conception réfléchie et plus haute de la valeur de l'homme et qu'un jour les *secours aux pauvres* n'auront plus de raison d'être : la grande famille humaine n'ayant plus de parias dans ses rangs.

Il faut aussi espérer, appeler de toute notre âme, le temps ou l'on ne connaitra plus les fléaux de la guerre et des démoralisations et épidémies qui s'en suivent.

En attendant, hélas ! on se bat toujours!

Me voici donc arrivée au point où il me faut parler des organisations ambulancières, une des formes de la philanthropie charitable collective.

M. Miles fournit des renseignements dans la *Revue du Cercle militaire*.

« L'initiative des particuliers, dit-il, vient en aide à l'Etat qui, malgré tous ses efforts et sa bonne volonté, sera toujours débordé par le nombre des malades à guérir, des infortunes à soulager.

Depuis que les conventions internationales ont adopté la croix rouge de Genève, pour assurer la neutralisation des blessés et de ceux qui les soignent, plus d'une société s'est fondée pour rallier des adhérents autour de ce noble symbole.

Ces sociétés sont en général bien connues ; moins encore cependant qu'elles ne mériteraient de l'être.

La plus ancienne est peut-être celle dite de la « Croix-Rouge française » reconnue d'utilité publique dés 1886.

« L'Association des Dames françaises » — la première association de dame établie en France pour préparer en temps de paix des ambulancières et du matériel d'ambulance — société qui ne se borne pas à secourir les militaires blessés ou malades, en cas de guerre, mais qui secourt également les « civils » en cas de calamités publiques et de désastres. N'est-il pas juste et naturel, du reste, que, dans un pays où tout le monde est soldat, militaires et civils — ceux-ci n'étant en réalité que des militaires de la veille ou du lendemain — soient l'objet des mêmes soins, des mêmes attentions patriotiques ?

Comme toutes les sociétés vraiment dévouées et charitables, « l'Association des Dames françaises » M[me] Foucher de Careil, Présidente, ne fait ni bruit, ni réclame — ce qui ne l'empêche pas de faire d'excellente besogne — C'est seulement les résultats de cette besogne qu'elle expose ; c'est uniquement d'après ces résultats qu'elle veut être jugée. On l'a bien vu au dernier grand tir à Satory, où elle avait prêté son concours en exposant sa tente-hôpital, munie de tous les perfectionnements que l'expérience et des études persistantes ont permis d'y apporter.

L' « Union des femmes de France » qui, bien que comptant seulement onze ans d'existence, pouvait constater avec une légitime satisfaction, lors de sa dernière assemblée générale annuelle, qu'elle ne comptait pas moins de 29 000 membres répartis sur toute l'étendue du territoire.

Et comme le rappelait ce jour-là même M. le professeur Brouardel, appelé à présider la séance, ce n'est pas non plus par la parole qu'a été obtenu ce succés, dont peuvent justement s'enorgueillir, disait-il, le Comité de propagande et sa dévouée présidente, Mme la générale Grenier : c'est avant tout par des faits. Et ces faits, l'éminent professeur les a énumérés en rappelant que l' « Union » n'avait pas dépensé moins de 750,000 francs, pour envoyer des secours à nos soldats du Tonkin, qu'en six ans elle avait porté de 2,000 à 10.000 le nombre des lits qu'elle pourrait mettre au service des ambulances — ce qui amenait en 1887, sur la proposition de M. Dujardin-Beaumetz,

directeur du service de santé, le rattachement de la société aux services de la guerre.

La coexistence de ces deux sociétés ne nuit pas à la puissance d'expansion de chacune d'elles. C'est au contraire la source d'une émulation indispensable, créée par les progrès accomplis sur tous les terrains. Aussi ces deux Associations complètent-elles admirablement celle plus ancienne de la « Croix-Rouge française » mentionnée plus haut.

Celle-ci, présidée par le maréchal de Mac-Mahon, et placée sous la présidence d'honneur des ministres de la guerre et de la marine, a été autorisée, par le décret du 8 juillet 1884, à seconder en temps de guerre le service de santé militaire, et à faire parvenir aux malades et blessés les dons qu'elle reçoit de la générosité publique. Elle doit créer en temps de guerre, dans les places fortes et les localités qui lui sont désignées par le ministre de la guerre ou les généraux commandant le territoire, des hôpitaux destinés à recevoir les blessés et malades des armées.

Ce sont des actes, plus éloquents que toutes les paroles, que nous avons à enregistrer.

D'abord, 84.000 francs viennent s'ajouter aux 3 millions et demi déjà donnés aux victimes de la dernière guerre par l'Œuvre; celle-ci n'oubliant pas que l'origine des biens qu'elle administre est le reliquat des fonds restés entre ses mains après la guerre de 1870. En outre de cela, elle a envoyé plus de 700.000 francs aux colonies.

Cela pour le passé et le présent. Viennent ensuite les opérations « qui sont liées aux services de l'avenir. »

D'abord les « infirmeries de gare ». La Société s'est engagée envers le département de la guerre à en organiser 68, ce qui représente un personnel de près de onze cents hommes à constituer ; plus un matériel complexe et très considérable, dont la valeur se chiffre par des centaines de milliers de francs. Et ce service est prêt à fonctionner.

L'annuaire de 1892 de la Société fait ressortir l'existence de 395 comités groupant autour d'eux cinquante mille membres.

Comme situation financière, le dernier inventaire fait ressortir un capital en argent de 5.759.163 francs.

Le capital en matériel est de plus d'un million, plus deux millions de « matériel fiduciaire » représenté par les engagements conditionnels contractés envers la Société.

Ce capital est alimenté par les cotisations annuelles des membres, qui s'élèvent à 323.856 francs, et par les dons et legs de toute sorte, dont souvent plusieurs fort importants viennent chaque année enrichir une caisse uniquement destinée à soutenir et à réconforter les défenseurs du pays. »

Ces renseignements, comme on le voit, ne sont pas sans intérêt.

Maintenant parlons de la paix.

Sous ce rapport, les chers lecteurs de la *Lumière* auront, je n'en doute pas, une bien grande satisfaction Obligée de limiter mon article, je choisis un unique personnage au milieu de la légion des hommes de paix et ce personnage c'est la baronne Berthe de Suttner. Ses principes représentent ceux de tous les amis de la Paix de tous les mondes.

Le jour de l'inauguration du Congrès de la paix à Rome, dans la salle des Conservateurs au Capitole, une dame a demandé la parole pour expliquer au nom de quels principes elle venait, et qui elle représentait. L'attention de l'auditoire fut tout de suite captivée ; elle parlait simplement, et s'exprimait en Français très élégamment, quoique ce ne fut pas sa langue. Ses paroles ré élaient une personne convaincue, et une ferme volonté ; il y eut un moment dans lequel, avec l'air inspiré que devaient avoir les apôtres, elle a dit qu'une société de femmes, fondée par elle et trois ou quatre de ses amies, avait reçu en quelques jours 3.000 adhésions, et elle conclut par

ces mots : « nous serons 30.000 l'année prochaine, n'en doutez pas, messieurs ! » Un tonnerre d'applaudissements couvrit ces mots, et la salle en trembla.

C'était probablement la première fois après Tarpea, que le Capitole avec sa longue et glorieuse histoire résonnait de la voix d'une femme ; et cette femme, avec une énergie toute virile, que plusieurs hommes lui auraient enviée, proclamait la paix, la fraternité des peuples, la civilisation obtenue, non pas comme dans d'autres temps par la conquête, mais apportée par la locomotive, le télégraphe, les machines industrielles et les institutions.

On sut qu'elle s'appelait Bertha baronne de Suttner, viennoise, fille du général Comte Kinsky, chambellan de l'empereur d'Autriche, et mariée depuis 1876 avec le baron Gundecco de Suttner, un *gentlman* à l'apparence un peu anglaise, homme de beaucoup d'esprit et très instruit, homme de lettres ayant écrit des romans très lus, qui était dans la salle, et qui représentait lui aussi plusieurs sociétés de la paix de l'Empire et Royaume.

On a su depuis que la Baronne de Suttner était l'auteur du roman « A bas les armes ! » (*Die Waffen nieder !*) qui avait eu un grand retentissement en Autriche et en Allemagne où déjà plusieurs éditions rapidement enlevées circulaient dans le public, et qu'on était en train de traduire en toutes les langues européennes.

Le titre a fait fortune et est devenu maintenant celui d'une belle revue publiée à Berlin et dirigée par Mme de Suttner elle-même, qui a voulu allumer un foyer de propagande de paix, dans le pays le plus militaire du monde entier.

Et Berlin n'a pas voulu rester en arrière de Rome dans les honneurs rendus à Mme de Suttner.

Nous empruntons à un journal de mars dernier la description de deux de ces fêtes de la paix et le résumé du discours que la Baronne de Suttner a prononcé dans le banquet.

« Nous n'avons certainement pas besoin de présenter à nos lecteurs Madame la baronne Bertha de Suttner, une des personnes les plus en vue de l'aristocratie viennoise.

« A Rome, nous l'avons tous connue lors du dernier congrès de la paix dont elle fut un des vice-présidents. Elle possède à fond le français et on peut dire sans exagération qu'elle est un orateur charmant.

« L'idée humanitaire de l'*arbitrage entre nations*, l'a tellement animée qu'elle y a consacré sa vie.

Au commencement de mars dernier, le grand romancier Spielhagen invitait Mme de Suttner à venir lire publiquement, au palais de l'Architecture, dans une soirée donnée sous les auspices du Cercle de la Presse, les principales pages de son livre

« La grande salle de l'*Architectenhaus* contient plus de cinq cent personnes, mais plus de mille ont été refusées à la porte du palais. L'impératrice Frédéric avait retenu quinze places pour elle et ses amis. Elle a été malheureusement empêchée d'assister à la lecture de Mme de Suttner par son départ précipité pour Darmstadt où l'appelait la nouvelle de la mort du grand duc.

« Le lendemain, le Cercle de la Presse a offert à Mme de Suttner un banquet que présidait, à côté de Frédéric Spielhagen, le vice président du Riechstag, D.r. Baumbach. Et ces messieurs ont fait à la baronne de Suttner un cadeau charmant : « une branche d'olivier » dans un bouquet de roses.

Mme de Suttner a pris alors la parole. Voici le passage essentiel de son discours :

« Si les honneurs dont vous me comblez dépassent à ce point la valeur de mes œuvres et de ma personne, c'est qu'au fond ils ne s'adressent pas à celle-ci, mais aux principes que je sers.

« Ce sont les mêmes principes auxquels vous mêmes, messieurs, littérateurs, députés, publicistes, avez consacré vos talents et vos actes : l'ennoblissement, la libération, la pacification du monde civilisé.

Ma part, dans cet œuvre, est bien faible, mais j'y ai honnêtement travaillé ; voilà ce dont vous me récompensez si royalement aujourd'hui. J'espère qu'un écho de cette fête arrivera jusqu'à nos concitoyens. Par là, j'entends tous ceux qui aspirent à la justice, tous, en deça et au delà du Rhin, en deça et au delà de l'Océan, au delà de toutes les frontières de pays et de classes.

« Je voudrais que nos concitoyens l'apprissent : une élite de la capitale de l'Allemagne a comblé d'honneurs une simple femme, une étrangère, uniquement pour son dévouement à la cause de la paix. Puisque vous applaudissez à un ouvrage qui s'appelle « A bas les armes ! », puisque vous approuvez les efforts qui m'ont conduite aux assises pacifiques de Rome, vous avez fait de ce titre de roman un mot d'ordre et vous élevez ces efforts au rang d'un idéal réalisable. »

M. Dunajenshi, ministre des finances autrichiennes, le 3 mars 1892, disait en plein Parlement, en parlant de Mme de Suttner :

« Ce n'est pas un diplomate, mais une dame qui a peint dernièrement la guerre d'une façon dont il serait impossible d'en supposer une autre plus effrayante et plus efficace. Les partisans de la guerre sont maintenant bien à plaindre. »

Nous proposons comme exemple aux dames, la baronne de Suttner. La femme, sauf dans certaines positions spéciales, n'aime pas la guerre ; fille, femme, mère, elle a trop à en redouter les conséquences pour le père, le mari, les enfants ; elle est persuadée que la guerre est un fléau, mais elle s'y résigne patiemment, parce qu'elle la croit nécessaire, à cause de l'éducation qu'elle a reçu, et des idées qui ont cours. Elle serait disposée à réagir contre ces idées, mais le courage lui manque en général, et son attitude passive est dûe non seulement à son manque de courage, mais à la persuasion qu'elle ne pourrait rien faire. C'est le contraire qui est vrai. Pour la propagande des idées, la femme est bien plus puissante que l'homme et il suffirait de voir que l'Eglise l'emploie beaucoup, pour être persuadé de cette vérité, c'est-à-dire de la grande puissance de la femme.

Que les dames se lient entre elles en sociétés de la paix, nombreuses et riches, et nous verrons peu à peu, et plus vite qu'on ne le croit, l'opinion publique se prononcer énergiquement pour substituer l'arbitrage à la guerre.

Jeunes filles, femmes, mères, lisez le roman « A bas les armes » de M^me^ la baronne Bertha de Suttner. »

C'est par cette conclusion du *Courrier diplomatique* de Rome que je voudrais terminer mon petit travail trop court, fait de pensées à peine ébauchées sur un sujet vaste et particulièrement entraînant.

Je crois en avoir dit assez pour prouver que le bien l'emporte sur le mal ; que par la bonté de Dieu, les hommes forcés de devenir tous bons, touchent à un résultat humanitaire de plus en plus important et imposant.

Sans marcher dans les mêmes voies, nous tendons au même centre de charité divine. Les obstacles formidables que les bons rencontrent en route seront tous surmontés par la patience.

Finalement, ceux qui ont fait le bien en riant, ceux qui l'ont fait en pleurant, ceux qui l'ont fait sans y penser, ceux qui se sont privés de tout pour le faire, tous nous nous donnerons le baiser de paix comme enfants d'un seul Dieu trônant dans l'amour.

Lucie Grange.

NOUVELLES

Le Congrès psychologique de Londres. — Un oubli regrettable — Hypnotisme et suggestion. — Miss Bentley à la cour de Danemarck.

Le congrès des Sciences psychiques s'est tenu à Londres, durant les premiers jours du mois d'août, au « *University College.* » Notre siècle a vraiment des jours qui font oublier la gloire de ceux qui l'ont précédé. Autrefois la force physique immortalisait une époque, une

nation ; les grandes batailles faisaient les grands hommes, et l'art de tuer son semblable était plus intelligent que celui de l'instruire. Nous avons aujourd'hui de plus beaux spectacles. L'homme se fait un mérite de la force intellectuelle, et s'il lutte contre ses semblables, cerveau contre cerveau, c'est pour mieux assurer sa tranquillité et son indépendance.

Le fait d'un congrès des Sciences psychologiques doit rester l'un des plus précieux souvenirs de la mémoire de notre temps. Pour nous, pour notre cause, il est doublement cher. — Quelle idée a le plus passionné l'esprit humain ? Quelle conception nous a tous le plus tourmenté ? Sinon cette hypothèse constante de l'existence en nous d'un être interne que nous ne voyons pas, mais dont l'activité indéniable ne permet pas un instant de révoquer en doute sa réalité. Eh bien ! dans une des plus grandes villes du monde, des hommes se sont réunis ; ils se sont mutuellement fait part de leurs travaux, de leurs préoccupatiens, des soucis de leur vie ; les uns apportent des théories, les autres des faits ; ils ont parlé d'une fonction de notre être qui n'est pas une fonction physiologique. Ils ne nomment pas cette fonction, constatent seulement chez elle des choses surprenantes ; quelques-uns ne pensent même pas à la nommer, car il est de convenance de faire aujourd'hui de la psychologie sans âme, comme dit Lange, et avouons, en effet, qu'une certaine école de psychologie n'a pas d'âme ; d'autres se tourmentent dans l'explication de certains faits. Mais tous, à vrai dire, travaillent au triomphe de nos idées, ou mieux travaillent pour la liberté de tous les peuples, puisqu'aucun n'a jamais pu se vouer à des doctrines anti-spiritualistes.

J'oserai, ici, exprimer un regret, celui d'avoir vu les sommités du monde spirite négliger de faire représenter nos convictions dans un groupe d'hommes qui, s'ils ne les acceptent pas encore, du moins, s'inclinent devant quelques autorités qui les défendent. Quoi donc, manquons-nous d'hommes intelligents ?

Mais vous trouverez des spirites dans les académies de sciences et de lettres ; vous en trouverez à l'Institut, il y en a dans les ambassades, dans les parlements.

Que nous a-t-il donc manqué ? Vous le savez tous, inutile de vous le dire, un œil profane pourrait me lire, et tous ne doivent pas le savoir.

Le Congrès a été présidé par M. le professeur Sidgwick. On y a beaucoup parlé de l'hypnotisme, de la suggestion et de ses applications. M. Liegeois a lu un mémoire du docteur Liebault sur un cas de monomanie du suicide, guéri par suggestion. M. Liebault pousse ses conclusions très loin ; il ne désespère pas de guérir par ce moyen les maladies mentales les plus complexes.

M. le docteur Bramwell a vivement intéressé les congressistes par le récit des opérations qu'il a pratiquées sur des malades qui, plongés dans le sommeil magnétique, n'ont ressenti aucune douleur. Il estime qu'un malade peut se suggérer à lui-même une amélioration dans son état. Quelquefois il donne à un malade l'ordre écrit de dormir, et le malade, pour s'endormir, n'a plus, le soir, qu'à lire son papier. Il a souvent envoyé chez le dentiste des malades ayant dans leur poche l'ordre écrit de ne pas souffrir. Le patient lisait son papier au moment de l'opération, et se trouvait surpris ensuite de sentir qu'il lui manquait une dent dans la bouche. Lorsque le petit papier ne produit plus d'effet, le malade vient revoir M. Bramwell et lui en demande un autre. M. Bramwell dit avoir guéri le mal de mer par suggestion. Il cite également le fait d'une femme myope qu'il rendait presbyte à volonté. Ce cas, cependant, demanderait un plus sérieux examen. Quand à la puissance de la suggestion, M. Bramwell prétend que le sujet reste toujours libre de l'accepter ou de la repousser. Je regrette qu'il ne nous en ai pas donné de preuves.

M. Delbœuf, de Liége, a fait part au Congrès d'un certain nombre de guérisons obtenues par suggestion. Il a guéri ainsi une femme atteinte de monomanie du suicide. Il s'est attaché à démontrer que l'hypnotisme n'était pas un état contre nature et n'offrait rien d'anormal.

Un mémoire très intéressant sur l'audition colorée a été lu par M. le professeur Grüber, de Bucharest.

Plusieurs revues ont raconté les expériences de magnétisme auxquelles on s'est livré dans le cercle intime de la famille de Danemark lorsque, à l'occasion des noces d'or du roi et

de la reine, le tzar et la tzarine vinrent à Copenhague.

Le prince royal de Grèce s'efforçait vainement d'abaisser une queue de billard que Miss Bentley, la jeune fille à laquelle la célèbre Cumberland avait reconnu d'étonnantes aptitudes comme magnétiseuse, tenait légèrement du bout des doigts. Le tzar essaya à son tour sans plus de succès.

Le tzar prit ensuite miss Bentley par les coudes et l'enleva avec la plus grande facilité. M. Cumberland expliqua que miss Bentley avait bien voulu qu'il en fût ainsi, mais qu'on ne pourrait pas lui faire quitter terre si elle s'y opposait, et, en effet, malgré sa vigueur peu commune, Alexandre III dut reconnaître qu'il lui était impossible de soulever d'un centimètre la frêle personne.

Celle-ci, au contraire, put porter une chaise sur laquelle avaient pris place le tzar, le prince royal de Grèce, celui de Danemark et le duc de Cumberland, un empereur, des futurs rois et un personnage qui pourra, peut-être un jour avoir, lui aussi, une couronne.

Mis Bentley a vingt-deux ans.

ZRYLEUS.

OMNITHÉISME

Dieu dans la science et dans l'amour, par Arthur d'Anglemont.

Dans son numéro du 27 février dernier, *La Lumière* a déjà donné un aperçu de cette œuvre considérable qui embrasse toutes les formes de l'être et de l'intelligence, depuis l'atome enfoui dans les profondeurs du minéral jusqu'au soleil resplendissant, depuis l'âme de l'infiniment petit jusqu'à l'âme divine.

Nous n'avons étudié jusqu'ici que le premier volume de cette œuvre : *Le Fractionnement de l'Infini*, synthèse de l'être. Depuis ont paru : *Les Harmonies Universelles*, tome deuxième de l'Omnithéisme. Ce dernier ouvrage est la synthèse de la nature.

Dans le *Fractionnement de l'Infini*, l'auteur a fait comprendre l'Être Divin « dans ses prin-
« cipes d'origine, dont l'unité de plan s'étend
« à toutes les formes d'existence, pour enclaver
« tous les êtres comme en un seul être qui les
« fait tous subsister de sa propre vie, tandis
« que ceux-ci, s'élevant en hiérarchies gra-
« duellement ascendantes, rendent à l'infini-
« ment grand, des profondeurs des infiniment
« petits, le complément de vie qu'ils reçoivent
« de lui. »

Avec les *Harmonies Universelles*, nous avons vu « *la nature*, dans sa substance, dans sa vie,
« dans sa loi, apporter son concours à cette
« grande existence infiniment multipliée en sa
« sublime unité, et dévoiler aux regards les
« moyens qu'elle emploie pour accomplir les
« phénomènes qui se manifestent en elle. »

En ce synthétique regard jeté sur l'ensemble des choses, la pensée a pu embrasser le Grand-Tout animé par l'infinité des êtres, et se convaincre par cette plénitude de la vie, que la mort ne pouvant être nulle part, tout doit se renouveler toujours vivant, toujours progressant, sans pouvoir s'anéantir jamais.

Mais ce que nous signalerons spécialement dans ce deuxième volume de l'Omnithéisme, c'est l'étude qui y est faite de l'*Hypnotisme*, du *Magnétisme* et de la *Médiumnité*.

Où M. d'Anglemont a-t-il pu se rendre un compte aussi clair des différentes phases par lesquelles passent les sujets et les médiums ? Comment a-t-il pu indiquer la loi de phénomènes encore si peu connus, que de nombreux savants les nient, au moins en partie ? Est-ce de la simple révélation, de l'intuition ou de la science ? — Peut-être tous les trois.

« Ce qui caractérise l'hypnotisme, écrit-il,
« c'est la soumission du sujet à la volonté agis-
« sant sur lui, soumission consentie quand il
« y a abandon conscient de l'être qui la reçoit;
« mais il peut arriver aussi que la volonté sug-
« gestive s'exerce à son insu. D'une façon
« comme de l'autre, c'est cette volonté qui
« commande et qui se fait obéir. Si donc elle
« faisait défaut, les phénomènes hypnotiques
« ne pourraient avoir lieu.

« Le magnétisme, pour se manifester,
« demande également l'action d'une volonté
« étrangère sur le sujet, et qui provoque le
« sommeil particulier à cet état ; mais quand
« ce sommeil est produit, le magnétiseur
« peut cesser son action volitive et abandon-
« ner le magnétisé à lui-même, lui laissant sa
« liberté d'action. C'est alors que celui-ci

« devenu *voyant*, peut décrire fidèlement ce « qui se passe, de près ou à distance, en en « donnant les plus minutieux détails, comme « il saura pénétrer de ses regards au sein des « choses les plus mystérieuses et les plus « cachées, en même temps que ses autres « sens et ses diverses perceptions seront de « même appelés à se manifester. »

Quant à la médiumnité, l'auteur de l'Omnithéisme la voit procéder de l'hypnotisme et du magnétisme ; il voit le médium obéir à la suggestion spirituelle qui lui impose l'exécution des phénomènes du spiritisme.

Tous les hypnotismes et tous les magnétismes de différents ordres sont classés, dans les *Harmonies Universelles*, avec cette sûreté de vue, cette méthode analogique et sériaire qui est le propre d'Arthur d'Anglemont. La classification des médiumnités a même donné lieu ici à un tableau sériaire très développé dans chacun de ses trois groupes principaux.

Chaque médiumnité y occupe la place appropriée à son caractère : les effets physiques sont à la base ; au-dessus, la médiumnité communicative, comprenant les médiumnités *sensorielles*, affectives et intellectives ; au sommet, la médiumnité suprême, celle qui met en rapport les hautes intelligences d'ici-bas avec les lois supérieures des êtres. Mais chacun de ces groupements a aussi ses divisions ternaires, de même que chaque division a ses subdivisions également ternaires. C'est un travail des plus intéressants et des plus instructifs.

Nous ne nous arrêterons pas davantage sur les *Harmonies Universelles*, bien qu'elles eussent demandé une analyse autrement approfondie. Mais l'espace nous manque, car nous tenons à annoncer encore le troisième volume de l'Omnithéisme, qui vient de paraître : *L'âme humaine et le Fonctionnement de la Pensée*.

Peut-on se dire spirite et se désintéresser de ce grand problème de l'âme qui, de tout temps, a suscité tant de controverses, on pourrait dire allumé tant de colères, et qui reste encore de nos jours, pour un grand nombre d'hommes, l'éternel point d'interrogation de la pensée?

Qu'est-ce que l'âme ? Une flamme, un esprit, disent les dévots catholiques sans se l'expliquer davantage. Pour les néantistes, la pensée n'est qu'une sécrétion du cerveau, car ils n'expliquent rien sans la matière.

Or, l'Omnithéisme vient combler la lacune qu'on a étendue comme à plaisir entre les deux systèmes rivaux. *Il n'est point d'esprit sans matière*, dit Arthur d'Anglemont ; *il n'est point de matière sans esprit*.

L'âme, il la montre formée de substance et d'esprit. Celui-ci, sans cette substance *incomparablement subtile*, serait, dit-il, incapable d'exercer aucune impulsion ou d'opposer aucune résistance. Et, descendant jusque dans les profondeurs du sol, ou remontant jusque dans les plaines les plus élevées de l'air, il a interrogé les atomes et les mondes qui lui ont expliqué leur âme. Causant avec le végétal, avec l'animal, avec l'homme, il a vu successivement cette âme s'élever et s'élargir, devenir digne des hautes destinées qui l'attendent.

Voilà où en est actuellement l'œuvre de ce penseur spirite. Après la synthèse, l'analyse ; après les magnifiques envolées vers l'infini, vers l'idéal, les méditations sur chaque effet pour en rechercher la cause, sur chaque globe pour comprendre l'univers, sur chaque être pour comprendre Dieu.

Nous ne savons si, en tout ce qu'il avance, l'auteur de l'Omnithéisme est le porte-paroles des hauts esprits directeurs de notre planète ; mais ce que nous aimons à affirmer, c'est que son œuvre se recommande par le grand souffle humanitaire qui y règne et autant par la logique du raisonnement que par la clarté de la forme.

C'est assez pour que nous engagions nos lecteurs à se procurer ces ouvrages remarquables, véritable encyclopédie scientifique, philosophique et morale.

L'ESPRIT ET LA CHAIR

Enseignement exotérique

Aleph.

Lorsque le doux Essénien, fils de Marie, vint apporter la bonne nouvelle aux humains, un double courant philosophique traversait le vieux monde : l'un, remontant jusqu'au règne du grand Pan Ithyphalle et à l'installation du culte cabirique, préconisant l'excellence absolue de la chair, niant l'âme, magnifiant le plaisir ; l'autre, né probablement dans le berceau du premier fakir, s'obstinant à ne voir

que l'Esprit dans le microscome que chacun de nous constitue, macérant le corps jusqu'à la déformation, idéalisant la douleur ; le premier, irradiant ses puissantes ramifications dans toutes les assises de la société d'alors ; le second, refoulé dans les couches inférieures, tassé, écrasé par l'amoncellement d'incessants alluvions venus de tous les points de l'univers.

Entre ces deux extrêmes, Jésus tâche d'insinuer sa saine et rationnelle et consolante doctrine. Ni Diogène, ni Epicure. Part congrue aux deux termes du binôme humain. Ouvrez l'Evangile, voyez avec quelle énergie le Christ proscrit les porteurs de cilices, ceux qui se mortifient et revêtent le sac de cendre.

Et, par contre, combien souventes fois célèbre-t-il la splendeur des robes nuptiales, le charme des cheveux parfumés, des visages baignés d'eau lustrale ! N'a-t-il pas lavé lui-même les pieds de ses apôtres ? Des symboles, des images que tout cela, disent les ascètes. Soit. Mais j'imagine que Jésus eût trouvé d'autres métaphores, si le corps lui eût paru quantité tellement négligeable, et pourquoi lui et saint Paul eussent ils parlé de corps transformés, glorifiés par la résurrection, si l'esprit seul leur eût semblé avoir droit de cité ici-bas ?

Nous reviendrons en temps utile sur les différents textes sacrés qui confirment nos dires. Ores, contentons-nous de les ramentevoir à quiconque est soucieux de vérité.

Voyons ce qui se va passer après l'éblouissante aurore du Golgotha. D'ineptes interprétateurs, — ces faux prophètes prévus par Jésus lui-même, — écharbottent, comme dit Rabelais, la doctrine évangélique, torturent les textes, falsifient les préceptes et s'en vont prêcher aux Gentils que le plus sûr moyen de plaire à Dieu et de gagner le ciel, c'est de vivre dans la malpropreté et de faire fi de la chair. C'est le vieux fakirisme qui se réveille avec une sauvage vigueur et qui bientôt sévira du ponent au levant, du midi au septentrion, et peuplera les continents de stylites, de flagellants, d'anachorètes pouilleux, de moines crasseux, de nonnes chassieuses,

Fleurant plus fort mais non meilleur que cives,

et de toute cette écœurante racaille de fanatiques, qui vous dégoûterait du ciel si on l'y devait rencontrer, et dont les répugnantes pratiques se sont, en plein XIX^e siècle, synthétisées en cette pieuse et lamentable hideur, en ce nauséeux total de toutes les vertus putrides : Benoît Labre !

Ces excès devaient logiquement amener, dès les origines du christianisme, une formidable réaction. C'est alors que l'arbre magnifique de la Gnose poussa ce rameau adventif où vint s'épanouir la secte bizarre des Carpocratiens et des Epiphaniens, adorateurs du Dieu Ingenitus. Le corps est chose sainte et sacrée, proclament-ils ; il faut prier nu. Toute œuvre de chair est non-seulement licite, mais elle est chose pie et méritoire. Le mari doit, sans hésitation, livrer sa compagne à l'étranger. ... Et ce sont des ruissellements de parfums, des agapes orgiastiques, de triomphales priapées, où, dans le tintement des coupes d'or, l'éclat des flambeaux et l'harmonie des lyres, chacun se livre librement, éperdument à qui veut de lui. Je sais bien que c'est des Pères de l'Eglise, — des ascètes pour la plupart, — que nous tenons les documents que nous possédons sur Carpocrate et son fils Epiphane, comme aussi sur les Adamites, les Ophites et tous les sectaires qui ont exalté l'empire exclusif du plaisir charnel (1). Mais, part normale étant faite à la calomnie, il en reste assez pour affirmer qu'il y a eu là de déplorables excès. C'était logique, nous l'avons dit. L'action ascétique devait fatalement générer la réaction charnelle. (*A suivre*).

Le frère FABRE DES ESSARTS, épopte.

INSTITUT POPULAIRE DE FRANCE

Nous avons l'honneur de recevoir une marque de bienveillante sympathie de la part de cet INSTITUT par la nouvelle ci-après :

ERNEST SINOQUET,

compositeur de musique, président de l'Institut populaire de France, officier de l'Ordre impérial du Medjidié, officier de l'Ordre royal de Mélusine, officier d'Académie, officier de l'Ordre beylical du Nicham.

Avec ses félicitations et ses meilleurs souhaits de bonheur, est très heureux d'annoncer à Madame Lucie Grange son élévation à la dignité de Sociétaire de l'*Institut populaire de France*, avec le diplôme d'honneur et la médaille de vermeil de 1^re classe, en récompense des services rendus à l'Instruction populaire par la *Lumière*.

Le secrétaire général : RIFFART, chef de musique au 115^me de ligne.

Nous remercions vivement M. Ernest Sinoquet et les membres du Conseil de cette distinction honorifique.

La directrice de la *Lumière* prie ses abonnés de l'excuser pour le retard apporté à l'apparition de ce numéro. Un voyage en a été la cause.

(1) Cf. Sudre, *Histoire du Communisme*. — Fleury, *Histoire de l'Eglise*. — Clément d'Alexandrie, *Stromates*. — Amelineau, *les Gnostiques*, etc.

L'ÉTOILE DE KERVENN

DRAME SPIRITE ET LYRIQUE

EN TROIS ACTES ET QUATRE TABLEAUX

Par René GIRARD

- SUITE -

(Lisant l'exergue de l'écusson).

JUSTICE, DÉVOUEMENT ET SOLIDARITÉ !!!

(Avec inspiration et comme hors de lui-même).

C'est là tout le devoir... Et c'est la loi suprême
De l'amour transcendant, qui doit sauver quand-[même
Les mondes pervertis, les humains désolés,
En rendant la Patrie à tous les exilés !

(Il revient à lui, soulève les draperies qu'il baise avec respect. Apercevant la fleur, la saisi vivement et descend la scène dans une sorte de délire.)

RÉCITATIF.

Se pourrait-il enfin ? Quoi cet amour immense
Ce martyre de l'âme aurait sa récompense.

AIR, n° 12.

Dans ma détresse,
L'amour, l'ivresse
Ont pénétré mon cœur ;
Bonheur suprême,
L'Esprit que j'aime
A touché cette fleur ;
Dans ma surprise,
Mon âme éprise
Eprouve un indicible émoi ;
Fleur parfumée,
Sa bouche aimée
A posé ses lèvres sur toi !...

(Il veut la porter à ses lèvres, son bras se raidit à chaque tentative.)

RÉCITATIF, avec désespoir en regardant la fleur.

Elle s'éloigne de ma bouche,
En vain, je voudrais l'embrasser...
Destin farouche,
Qu'ai-je donc fait pour l'offenser ?

(Joignant les mains.)

INVOCATION. Mélodie n° 13.

Esprit que je révère,
Pourquoi cette rigueur ?
Quand d'une peine amère
J'éprouve la douleur !
S'il n'est plus d'espérance
De vous fléchir un jour,
Laissez-moi ma souffrance,
Laissez-moi mon amour !

(Il cache la fleur dans son sein et tombe accablé sur le banc du bosquet de gauche, sa tête dans ses mains, sans s'apercevoir de l'arrivée de l'Esprit.)

SCÈNE V.

KERVENN accablé, L'ESPRIT sortant du conseil.

Musique sourde en trémolo.

L'ESPRIT (arrive et regarde Kervenn avec bonté et compassion.

Parlé. L'ESPRIT, désignant Kervenn.

Le conseil m'a donné tout pouvoir sur cette âme
Qui de l'amour divin a ressenti la flamme...
Il me sera soumis, je le rendrai puissant.
Pour combattre la haine et sauver l'innocent !. .

KERVENN. (Il se lève impétueux, mais à la vue de l'Esprit, saisi d'une grande émotion, il s'agenouille d'une voix suppliante.)

RÉCITATIF ET DUO, n° 14.

Illustre et pur Esprit, accueillez un coupable
Qui tremble devant vous.
Grâce, pitié pour lui quand le remords l'accable,
Je suis à vos genoux.

Ensemble.

L'ESPRIT SUPÉRIEUR.

Qu'il est ému dans son humble prière,
Que d'amour, de ferveur.
Hélas ! il faut l'exiler sur la Terre
Pour combattre l'erreur ;
Mais alors de sa vie
Je serai le génie,

Son Guide, son Gardien contre tout oppresseur.
Armé contre la haine,
Il brisera la chaîne
Des malheureux et sera leur sauveur.
Abattu par l'orage,
Il fit souvent naufrage ;
Mais au ciel le plus noir,
Mon Etoile brillait et lui rendait l'espoir.

KERVENN.

O pur Esprit, dans mon humble prière,
Seul a parlé mon cœur.
Je me soumets... ne soyez pas sévère.
Vous voir c'est le bonheur !
Vous connaissez ma vie
Qui fut une agonie.
En vain j'ai combattu contre tout oppresseur ;
Poursuivi par la haine,
Traînant ma lourde chaîne,
Des opprimés j'étais le défenseur.
Abîmé par l'orage,
Je fis souvent naufrage,
Mais au ciel le plus noir...
Votre Etoile brillait et me rendait l'espoir !

L'ESPRIT.

Parlé.

Kervenn, de votre amour il me faut d'autres preuves.
Lorsque vous reverrez le monde des épreuves,
Avec soumission acceptez les décrets
Dictés par les Esprits !... Travaillez au progrès !

Sur Terre, les Humains sont à l'état sauvage,
Ils ignorent encor le précepte si sage
De la divine loi... de la Fraternité
Que leur impose à Tous la Solidarité !...

KERVENN (avec chagrin).

Retourner sur ce globe où domine l'envie !

(Avec prière).

Amour pur et sacré qui domine ma vie,
M'abandonnerez-vous dans ce gouffre de fiel ?...
Dois-je sitôt partir, quitter votre beau ciel ?...

L'ESPRIT (le fascinant).

Pour servir l'opprimé, n'ayez ni paix, ni trêve.
Kervenn il faut, par vous, que mon œuvre s'achève.

(Avec sentiment).

Pour elle j'ai souffert la torture et la mort !...

(Avec majesté).

Les Fils de la JUSTICE attendent l'homme fort
Qui doit les diriger !... allez, marchez sans crainte
Au devant du péril...

KERVENN (écrasé).

Quelle tâche...

L'ESPRIT.

— Elle est sainte ;
Vous deviendrez le chef de votre Nation;
Guidez-là vaillamment vers la paix, l'union !
Pour tous les conquérants montrez-vous inflexible.
Vous aurez le moyen qui doit rendre impossible
La guerre si funeste au bonheur des humains !...

(Avec solennité).

Votre sort, maintenant, Kervenn, est dans vos mains !

KERVENN (avec une tristesse résignée).

Sur terre, il faut encor subir la tyrannie,
Reprendre un corps de chair, recommencer la vie
Parmi les Terriens !... Il m'eût été si doux
De vivre dans ces lieux... de rester près de vous !...

MUSIQUE (en sourdine).

Strophes dialoguées (n° 16).

KERVENN (avec amour).

Etoile de mon ciel, vous avez de la terre
Epuisé les douleurs, l'amertume et le fiel,
C'est pourquoi je vous aime autant que je révère
Vos sublimes vertus, Etoile de mon ciel.

L'ESPRIT (avec tristesse).

Vous exilent du ciel, vos injustes colères.
L'épreuve dans votre âme a répandu le fiel,
Vous avez méconnu de Dieu les grands mystères,
Et vos emportements vous exilent du ciel !

Ensemble.

KERVENN.

Près de vous, sur vos pas, ma pensée et mon âme,
Ici viendront errer, attendant le trépas
Et mon cœur gardera cette céleste flamme,
Qui doit me ramener près de vous, sur vos pas !

L'ESPRIT.

Au milieu des combats je soutiendrai votre âme.
Ici je vous attends à l'heure du trépas,
Gardez dans votre cœur cette céleste flamme
Qui doit vous inspirer au milieu des combats.

KERVENN.

Parlé.

Je pleure et j'obéis, car votre voix suave
A pénétré mon cœur.
Viendrez-vous quelquefois consoler votre esclave
Au jour de la douleur ?...

(Il s'agenouille et baise avec respect le manteau de l'Esprit qui le bénit).

L'ESPRIT (lui imposant les mains).

(Avec majesté.)

Je veillerai sur vous, j'écarterai l'orage.
Quand on marche au péril, c'est un poste d'honneur!
Dans l'épreuve soyez soumis, plein de courage,

(Lui montrant l'exergue de l'écusson)

Justice, dévouement conduisent au bonheur !

KERVENN.

(Il se lève ravi et s'absorbe dans la contemplation de l'exergue et de l'Étoile, de plus en plus éclatante, et, comme transporté répète les derniers mots de l'Esprit, qui entre dans son palais avant qu'il s'en aperçoive.)

Quand on marche au péril, c'est un poste d'honneur!
Justice, dévouement conduisent au bonheur !

SCÈNE VI.

Kervenn en contemplation, Azaël sort du Conseil. Le yacht reparaît avec les deux guides. Kervenn, sortant de son extase, s'apercevant de la disparition de l'Esprit, se retourne vivement pour s'élancer sur ses traces et vient tomber dans les bras d'Azaël qui l'emmène.

LE RIDEAU TOMBE.

ÉPILOGUE DU XXe SIÈCLE

TERRE ET CIEL. — L'ÉTOILE DE KERVENN

APOTHÉOSE

SCÈNE PREMIÈRE, SUR LA TERRE.

LA REINE MAÏDA ET QUELQUES GUIDES.

Ils arrivent et se placent sur une terrasse du 2me plan à gauche, très préoccupés de ce qui va se passer sur la scène. PREMIER TABLEAU, qui représente une campagne luxuriante au moment des récoltes, moissonneurs et paysannes sont en fêtes. — DEUXIÈME TABLEAU. — La toile s'enlève et fait place à un port de mer très animé, des vaisseaux de tous les pays, reconnaissables à leurs pavillons, des travailleurs déchargent et transportent les marchandises. — TROISIÈME TABLEAU. — Une exposition à Paris au Champ de Mars, où les peuples, dans leur costume national, forment des groupes fraternels.

CHŒUR (pendant l'exhibition des toiles) No 17.

La paix a remplacé la guerre !...
L'AMOUR plane sur les humains
Et, par le plus doux des liens,
Au ciel a rattaché la terre.

(Solo.) MAÏDA. (Au 3e tableau.)

Le règne de la vérité
Va détruire la fable ;
Dans sa joie ineffable,
L'homme bon, pitoyable,
A compris la fraternité !

Reprise du chœur.

(Après le chœur) MAIDA (à ses guides avec l'enthousiasme d'un médium).

RÉCIT modulé (accompagné avec douceur).

J'aperçois Azaël dévoilant le mystère
De la vie à Kervenn !... Ils vont quitter la Terre...
— Pour enchaîner le globe au monde des Esprits,
Kervenn souffrit longtemps le destin des proscrits ;
Mais vaillant comme un juste, il poursuivait sa route,
En portant la lumière aux ténèbres du doute,
Enlaçant les mortels dans la plus douce loi,
Il a su les conduire à la Justice, au Droit,
Qui rendent l'action de l'homme si féconde.

(Avec un enthousiasme croissant).

La solidarité va gouverner le monde !...
Il n'est qu'un culte vrai... le bonheur des humains,
Ce culte ouvrit pour lui, du ciel, tous les chemins !
Son Expiation obtient sa récompense,
Car son cœur est plongé dans cet amour immense,
Que seul peut éprouver un être de nos cieux...
Le plus grand des bonheurs va couronner ses vœux !

SCÈNE IIe (changement à vue).

Le fond du théâtre s'ouvre et laisse voir une partie du décor du 3e acte, l'Esprit aimé de Kervenn est assis sur un trône resplendissant, entouré des Esprits. Maïda et les siens viennent se ranger autour du trône. Kervenn, en costume d'Esprit supérieur, arrive conduit par Azaël au trône de son Etoile. A sa vue, il s'agenouille ; l'Esprit lui tend la main et le couronne.

LE CHŒUR (pendant cette scène).

Des entraves toujours sortant victorieux,
Son noble Dévoûment obtient sa récompense ;
Car dans son cœur l'amour verse une joie immense;
Que seul peut éprouver un Esprit de nos cieux !

LA TOILE TOMBE.

FIN

Le Gérant, A. CHARLE.